

MON IMMORAL GUERRIER

DARK ROMANCE
SHAY CARROT



Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements ou des lieux réels ne sont utilisés que pour servir cette histoire. Tous les noms, personnages et événements sont le produit de mon imagination. Toute ressemblance avec des personnes, et des événements serait totalement fortuite.

Droit d'auteur :

Shay K. Carrot

Dépôt légal : Mai 2021

Graphisme : ©Maëlys Bierre

Photographies : ©Pixabay, ©Adobe Stock

ISBN : **979-10-359-2659-5**

Achevé d'imprimer en France

Ce livre est conforme à la nouvelle orthographe



AVERTISSEMENT :

/ ! \ Ce livre est une Dark Romance. Il contient des paroles crues, ainsi que des scènes dures et violentes pouvant heurter la sensibilité des personnes non averties. Les idées et les actes du héros principal peuvent choquer. C'est pourquoi ce livre doit être lu par des personnes à l'esprit ouvert et majeures.

Par ailleurs, les personnages et l'histoire sont issus de mon imagination et ne reflètent en rien une période de l'histoire ayant existé. CE MONDE N'EXISTE PAS / ! \

Si malgré tout, vous souhaitez continuer, je vous souhaite donc une très bonne lecture 😊

Shay.

P R O L O G U E

***Il y a une vingtaine d'années dans un monde récent
avec une population primitive...***

RAY

Je vais détruire ce gamin. Ainsi, il deviendra le meilleur, le plus grand guerrier que la Terre ait connu et grâce à ça, je me ferai un paquet de pognon.

Le gamin est assis par terre et pleure, car, je cite : « il veut sa maman ». Il ne la reverra plus. Je vais lui faire oublier sa putain de mère. Et pour ça, je vais faire fort. Je vais le briser en deux. Littéralement.

J'attrape le gamin par le cou et le soulève violemment, ce qui le fait hoqueter de douleur, alors que ses yeux noirs lancent des appels à l'aide. Il a peur.

Mais je vais lui apprendre à n'avoir peur de rien.

Il sera craint et ne craindra plus jamais la douleur, ni même la mort.

Il sera le meilleur et le pire à la fois.

Il y a dix ans...

LUCIA

— Relève-toi Lucia ! me somme mon père, d'un ton autoritaire.

Tant bien que mal, je me relève, redressant mon épée à nouveau. Du sang coule de mon nez, mais mon père semble s'en foutre. Il veut que je m'endurcisse et les petits bobos comme un nez en sang, ne semblent pas être son problème.

— N'oublie jamais qu'être une fille n'est pas une excuse, reprend mon père d'un ton sévère.

Je hoche la tête vigoureusement.

— Tous les hommes chercheront à profiter de toi et te rabaisser. Mais tu vas leur montrer que tu n'es pas rien, ma fille. Personne ne pourra te faire de mal si tu suis précisément tout ce que je te dis.

À nouveau, j'acquiesce, pendue aux lèvres de mon père. Ma mère n'est pas au courant que je m'entraîne¹ avec lui et c'est tant mieux comme ça. Ils risqueraient tous les deux de se disputer et je ne supporte pas leurs cris permanents.

Notre entraînement dure encore quelques heures, avant que papa ne se sauve pour une raison qu'il souhaite visiblement garder secrète, donc je rentre à la maison.

Grâce à mon père, je développe un nouveau rêve.

¹ Avant l'avertissement, j'ai indiqué que ce livre était conforme à la nouvelle orthographe. Par conséquent, des mots comme « entraîner » perdent leur accent circonflexe. Ne soyez donc pas surpris 😊. Certains mots perdent également leur tiret (comme mal-être qui devient malêtre, ...), etc...

Je veux être la première femme guerrière.
Je veux être puissante.

CHAPITRE 1

Maintenant

LUCIA

Plus qu'un. Plus qu'un homme à abattre. Je lève mon épée et croise le fer avec cette brute qui a tenté de m'agresser. Son ami git sur le sol, décapité.

— Tu ne t'en sortiras pas, sale pute de paysanne !

J'ai intérêt à m'en sortir. Je le dois. Très concentrée, j'esquive les attaques, pare les coups, puis saisis l'opportunité qui se présente devant moi dès que l'homme vacille. Je lui enfonce mon épée dans la poitrine. Il recrache du sang en observant la lame de mon épée, puis tombe à la renverse.

— Le monde est désormais débarrassé de deux pervers, marmonnè-je² en essuyant mon épée ensanglantée sur le pantalon de ma victime.

Je range mon épée dans son fourreau situé sur mon dos et reprends mon chemin à travers cette forêt dense. Il va bientôt faire nuit, il faut vite que je retourne à la maison. Ma mère ne va pas être très contente de me voir revenir avec mon short taché de sang. Elle ne voulait plus que je me batte ni que je m'échappe en forêt. Et je la comprends pour ce dernier point, ce royaume grouille d'êtres malfaisants.

² Encore une spécificité de l'orthographe réformée, les incises au présent et à la première personne prennent donc un « è » ☺

La ferme est paisible, les animaux sont endormis. La seule lueur que j'aperçois au loin est celle de notre petite maison. Ma mère doit m'attendre impatiemment. Je me dépêche donc de cacher mon épée sous du foin et rentre à la maison.

— Je suis rentrée, Maman !

J'espérais que ma mère se soit assoupie, mais non, elle est encore éveillée et très en forme. Assise au coin du feu sur son miteux fauteuil qu'elle ne cesse de rafistoler chaque mois, ma mère discute avec un homme que je ne connais pas. Vu ses vêtements de bonne fortune, il doit faire partie des nobles de notre royaume. Mais que ferait-il ici dans ce cas-là ?

Soudain, je suis frappée par une idée terrible. Et si cet homme venait nous prendre notre ferme ? Nous n'aurions plus rien pour vivre, bordel !

L'homme se lève en même temps que ma mère. Son sourire sur les lèvres ne me dit rien qui vaille. Je l'inspecte rapidement sans m'attarder sur son sourire éclatant ainsi que ses cheveux noirs impeccablement coiffés en arrière. Il ne semble pas avoir d'arme sur lui. Aucun fourreau, pas d'étui. Rien. S'il souhaite nous prendre la ferme, je bondirai dans le tas de foin à l'extérieur et lui couperai les couilles avec mon épée. D'ailleurs, je ne lui rends pas son sourire, au contraire, je le dévisage sans scrupule. Cependant, mon attitude froide ne semble pas le contrarier. L'homme continue de sourire et fixe carrément ma poitrine. Mais quel connard, je vais réellement finir par aller chercher mon épée pour lui trancher les couilles.

— C'est qui lui ? grognè-je.

Ma mère se met à rougir, embarrassée par mon manque de bonnes manières. Elle ne sait plus où se mettre.

— Voyons, Lucia, ce n'est pas une façon d'accueillir les gens, bredouille-t-elle.

Mater les seins d'une femme ce n'est pas non plus une façon de faire. Quand le respect sera revenu, peut-être que oui, je me déciderai à être polie.

— Bonjour Lucia, je me présente, Fernando Garcia, fils du Duc du comté de...

— Qu'est-ce que tu veux ? le coupè-je agressivement, le regard noir.

Fernando paraît surpris par mon ton agressif, mais se met finalement à sourire comme s'il appréciait qu'on lui parle de cette manière. Fils d'un Duc ou d'une cacahouète, peu importe, il est une menace à éliminer.

— Le fils du Duc est venu rendre visite à sa future épouse, annonce ma mère, qui continue de rougir.

— QUOI ? hurlè-je.

C'est une blague ou quoi ? Elle se moque de moi, pas vrai ?

Cela fait plusieurs mois que ma mère tente de me caser avec des hommes issus d'un rang supérieur. Elle voudrait que je m'en sorte en fréquentant les bonnes personnes et je peux la comprendre. Mais il est hors de question que l'on m'impose qui que ce soit et surtout pas un homme qui m'obligera à oublier mon épée.

En tout cas, je suis quand même soulagée de savoir qu'il n'est pas venu prendre la ferme. À moins que ce soit la seule chose que ma mère ait trouvée pour garder notre ferme : m'échanger. Je vois rouge.

— Je souhaiterais que tu deviennes ma femme, indique Fernando.

— Pas moi, rétorquè-je. Maintenant, tu peux partir, au revoir.

Fernando éclate de rire tandis que ma mère m'assassine avec son regard. Je n'y fais pas attention.

— Ma fille ne sait pas ce qu'elle raconte. Lorsqu'elle voit des étrangers, elle est un peu sur la défensive, mais je vous assure qu'elle est très douce.

— J'ai tué deux hommes aujourd'hui, annoncé-je pour démontrer que non, je ne suis pas douce.

C'en est trop pour ma mère qui écarquille les yeux avant de se mettre à s'éventer comme si elle était prise d'une bouffée de chaleur.

— Seigneur... murmure-t-elle.

Fernando ne paraît pas surpris et continue de m'observer avec un air amusé.

— Une femme sauvage, dit-il simplement.

— Non, non ce n'est pas une sauvage, défend ma mère. Elle est juste un peu... comment dire...

— J'en ai décapité un et j'ai transpercé la poitrine de son ami, poursuis-je en tentant d'envenimer les choses pour faire fuir ce noble à la con.

— Intéressant, constate Fernando en se grattant le menton.

— Oh mon Dieu, Lucia ! s'écrie ma mère abasourdie.

— Je vais vous laisser Mesdames, nous informe Fernando dont le visage a fini par se refermer.

— Non, ne partez pas ! le supplie ma mère.

— J'en ai assez entendu.

— Bon vent ! lancè-je réellement heureuse de le voir se diriger vers la sortie.

Fernando sort en claquant la porte. Vu l'air amusé qu'il arborait, il pensait certainement que je lui mentais ou que je lui faisais une blague. Non, cher fils de Duc, je n'ai aucun humour.

Ma mère fait la tête et semble vouloir me tuer de ses propres mains.

Je hausse les épaules et tente de la faire relativiser.

— De toute façon, s'il me voulait vraiment, il n'aurait pas fui.

— Tu ne te rends pas compte de ce que tu viens de faire ! s'écrie-t-elle énervée, quelques mèches de ses cheveux s'envolant comme si elles tentaient de fuir la tempête sur le point de s'abattre sur moi.

— Quand comprendras-tu que je ne compte pas me marier tout de suite ?

— Tu as vingt-deux ans Lucia, il va falloir penser à te caser.

— Comme tu l'as dit maman, je n'ai que vingt-deux ans. J'ai donc le temps de trouver l'homme qu'il me faut.

Elle soupire et bascule la tête en arrière pour observer le ciel. Elle peut appeler à l'aide, je ne changerai pas d'avis. Je ne veux pas d'homme dans ma vie pour le moment. Ça ne m'intéresse pas.

— Je ne comprends pas ! râle-t-elle. Toutes les filles de ton âge pensent aux garçons. Qu'est-ce qui cloche chez toi ? Pourquoi passes-tu ton temps à combattre avec cette fichue épée que je t'avais pourtant interdit d'utiliser ?

— Tu peux surtout me dire ce qu'il y a d'intéressant à fréquenter un homme ?

— Tu seras heureuse avec un noble. Tu cesseras d'être une paysanne.

— Et je serai donc une guerrière ? ironisè-je.

Je ne suis pas une fille masculine, j'adore les jolies robes même si je passe mon temps en minishort. Ce qui dérange les gens, c'est que je sais manier l'épée. J'ai de bons réflexes et mon rêve serait d'apporter ma contribution sur un champ de bataille. Soit une bataille contre les barbares des terres étrangères, qui sont comme leur nom l'indique, une bande de sauvages. Soit une bataille contre notre roi qui terrorise les habitants du royaume, à l'aide de ses dix guerriers que l'on nomme « Les Protectors ». En gros, je veux la paix dans le monde et tuer tous ceux qui n'apportent que misère, peur et mort.

Ma mère lève les yeux au ciel, désespérée.

— Tu dois aller t'excuser auprès de Fernando, il est ta seule chance.

Cette fois, c'est moi qui soupire. Elle m'horripile. Je ne sais pas ce qu'elle a à vouloir me caser. Il y a pourtant quelques années, lorsque je fréquentais des garçons durant l'adolescence, elle tentait de m'en dissuader et finissait toujours par me punir dès qu'elle apprenait que je voyais des mecs. Aujourd'hui, je me contrefiche des hommes et la voilà en train de courir après je ne sais quel Duc de pacotille pour me marier. C'est étrange.

— Qu'est-ce qui a changé maman ? Pourquoi veux-tu me voir avec un homme ? lui demandè-je les sourcils froncés.

Ma mère ne m'aurait jamais dit de m'excuser et de me rabaisser face à un homme qui ne veut pas de moi. Quelque chose cloche.

Son visage se décompose.

- Rien... rien n'a changé ma chérie.
- Si. Tu n'es pas plus la même depuis quelques mois.

Ma mère recule de quelques pas. Elle semble vouloir mettre de la distance entre nous. Aurait-elle peur de moi ? Je ne comprends pas son attitude.

- Assieds-toi, m'ordonne-t-elle calmement.

D'abord étonnée, je fronce à nouveau les sourcils puis finis par m'asseoir. Je sens que nous allons avoir une discussion qui ne me plaira pas.

- Je dois t'avouer quelque chose, me dit-elle tristement.

Ça y est, je m'attends au pire. Je n'imagine rien, mais j'ai peur de ce qu'elle pourrait m'avouer. Le visage las, la mine sinistre, ma mère prend place dans son fauteuil rafistolé. Les mains jointes, elle cherche ses mots.

- Je t'écoute, décrète-je fermement.
- Eh bien, comme tu le sais, ton père et ton frère sont tombés gravement malades il y a deux ans.

Ils sont morts.

— Oui et donc ? dis-je le cœur serré, mais en essayant de paraître indifférente pour ne pas montrer à ma mère que cela m'affecte.

— Je n'avais pas les moyens de les soigner. Même en vendant la ferme je n'aurais jamais pu récolter la somme qu'il fallait. Alors... alors...

Elle fond en larmes, ce qui me met complètement mal à l'aise. Je ne sais pas comment la consoler ni la rassurer, alors c'est très

difficile pour moi. Elle est une figure de force à mes yeux, mais là, sa carapace s'est totalement craquelée.

— Maman ? l'appelè-je timidement pour qu'elle se reprenne et me dise ce qu'il se passe.

— Il faut que tu me pardonnes Lucia, j'ai fait une terrible erreur. Une erreur monumentale... Je te demande pardon !

Respirer. Relativiser. Ne pas penser au pire.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je... j'ai... j'étais tellement désespérée que je me suis rendue au château du roi afin d'obtenir de l'aide. J'étais prête à tout pour les sauver.

— Quoi !? m'exclamè-je, totalement surprise. Tu es allée au château ? Mais...

— Le roi n'a pas voulu m'aider. Il a refusé de me venir en aide. Sauf si... sauf...

Elle repart dans une nouvelle crise de sanglots. Si elle est dans cet état, c'est qu'elle a fait quelque chose de grave. Vraiment grave.

— Tu sais que les dix Protecteurs sont un tout petit peu plus âgés que toi, reprend-elle en reniflant.

— Oui, mais quel rapport ? Exprime-toi bon sang !

— Les Protecteurs ont des privilèges que le roi a décidé de leur octroyer. Chaque année, ils renouvèlent leur « stock » de dames de compagnie et... et...

Nouvelle crise de larmes. Mais cette fois, j'ai compris. Ma mère m'a vendue au roi pour être la dame de compagnie de l'un de ces monstres sans âme. Je me lève d'un bond, dégoutée et choquée par ce que j'entends. Personne ne me passera dessus et encore moins ces brutes. Ces hommes ont été élevés pour ne développer

aucune émotion, aucun sentiment et n'être que des guerriers avides de sang. Tout le monde les connaît dans le royaume. Ils ne pensent pas, ils agissent. Ils ne blessent pas, ils tuent. Ils n'aiment pas, ils haïssent. Ils ne respectent pas, ils méprisent.

Le plus connu est le numéro dix. Le plus terrible. On dit qu'il a tué pour de simples regards de travers. Il est craint partout. M'approcher de tous ces hommes me glace d'effroi même si je rêve de les mettre à terre.

Je préfère encore Fernando.

- Quand a lieu la récolte ? interrogè-je froidement.
- Demain après-midi, sanglote ma mère.
- Putain...

J'ai envie de tout casser. Mais comment a-t-elle pu me faire ça !?

— Je ne voulais pas te vendre pour eux. Je voulais juste que... que tu travailles pour le roi. Je ne savais pas Lucia, j'étais aveuglée par ma crainte de perdre mon fils et mon mari !

— En vendant ta fille au diable ! Et pourquoi ? Pourquoi puisqu'ils sont morts !?

— Fernando était ta dernière chance. Votre mariage aurait pu rompre ton destin de dame de compagnie.

Furibonde, je me mets à hurler de rage et me précipite à l'extérieur. Mon épée est toujours à sa place, je la range dans son fourreau puis me dirige vers l'écurie.

— Je vais avoir besoin de toi Mindy, dis-je en caressant mon cheval.

Je monte sur mon cheval qui pensait se reposer cette nuit. Au pas de course, nous nous dirigeons vers le Nord, seul endroit pour prendre la route. C'est ma seule chance pour rattraper Fernando et m'excuser. Ça me fait mal de demander pardon alors que ça n'a pas lieu d'être, mais je ne compte pas devenir la pute d'un Protecteur. Je me marierai avec Fernando dès demain matin aux aurores et dès que le roi aura renoncé à moi pour sa récolte, adieu Fernando.

Mais le destin en a décidé autrement. Fernando est étendu sur le sol en plein milieu du chemin menant au Nord. J'inspecte les environs et mis à part les arbres dépourvus de feuillage, il ne semble y avoir personne. Même le cheval de Fernando a disparu. Je descends de Mindy et m'approche de mon ex-futur époux qui git dans une mare de sang. Un trou ensanglanté au niveau du cœur indique que le coup qu'on lui a porté était fatal. Je fouille ses poches, mais il n'y a rien. Pas d'argent, rien. Ce sont donc des brigands qui ont décidé de le dépouiller ou les barbares des terres étrangères. De cette manière, ils ont scellé mon destin.

En retournant à la maison, je n'informe pas ma mère de la mort du pauvre Fernando. Elle s'en voudrait de l'avoir fait venir ici pour ça. Il vaut mieux que je la protège, même si je suis très en colère contre elle. D'ailleurs, je ne lui parle pas, je m'enferme dans ma chambre et me couche. Mon épée est près de moi au cas où la récolte débiterait plus tôt. Je suis prête à combattre et mourir avec honneur. Hors de question de devenir une dame de compagnie.

CHAPITRE 2

ANOUAR

La capuche de ma veste noire dissimule la moitié de mon visage et mon cache-cou remonté jusque sous mes yeux, l'autre moitié. Bien que mon regard ne croise pas celui des serviteurs, tous baissent les yeux en pressant le pas dès qu'ils me voient. Tant mieux, voir leurs sales gueules de merde chaque jour me pète les couilles.

- Anouar ? m'interpelle une voix féminine.
- Quoi ? lancè-je agressivement en me retournant.

Pas encore elle, putain !

- Tu ne me dis pas au revoir ? demande-t-elle tristement.
- Non.

Je ne me rappelle même pas de son prénom.

- Tu vas me remplacer ?
- Ouais.

Je reprends mon chemin, agacé qu'elle me dérange, mais cette catin me court après et m'attrape le bras.

- Mais s'il te plaît Anouar, écoute-moi ! me supplie-t-elle.

Je lui décoche une gifle monumentale qui la fait tomber au sol. Les serviteurs qui passaient par là s'empressent de foutre le camp, de peur que ma fureur s'abatte également sur eux.

— Écoute-moi bien bidule, commencè-je froidement alors qu'elle sanglote en se tenant la joue.

— Leenah. Je m'appelle Leenah !

— Je m'en bats les couilles de ton prénom ! aboyè-je. T'as intérêt à vite m'oublier et arrêter de me harceler. T'es qu'un trou à baiser. Une pute. Idriss va s'occuper de ton cul. Maintenant fous le camp, j'ai assez vu ta sale gueule.

N'attendant pas de réponse de sa part, je me casse, prenant la direction des jardins du palais.

Les jardins sont remplis de soldats qui s'entraînent à combattre. Les autres Protecteurs entraînent ces bons à rien qui servent simplement à faire de la figuration durant nos guerres. Et la prochaine va bientôt arriver. De part et d'autre, sur les terres étrangères, un bon nombre de connards souhaitent s'approprier les terres que le roi a acquises.

Je suis né pour le protéger. Né pour être le meilleur des guerriers. Né pour être une machine de guerre.

— Dix ? m'appelle quelqu'un.

— Ouais ?

Naïm avance vers moi. Dans son armure noire, je le trouve ridicule. Quand comprendra-t-il que combattre avec ce truc lourd peut porter préjudice ?

— Nous avons attrapé trois personnes tentant de voler dans le potager de sa Majesté.

— Okay, bute-les.

Il écarquille les yeux.

— Ce sont des mères de famille, m'informe Naïm soudainement mal à l'aise.

Je le fixe avec mépris. C'est censé me faire chialer ?

— Et en quoi c'est mon problème ? Butte-les c'est tout.

— Je... je...

— T'as perdu tes couilles ?

— Non, je... je ne peux pas. C'est contre...

— Ferme ta gueule. Où sont-elles ?

Naïm lance des regards de chaque côté comme s'il recherchait de l'aide. Je commence à m'impatisser alors je lui fous mon poing dans la gueule.

— Qu'est-ce que t'attendais de moi exactement si tu ne veux pas les buter ?

— Je voulais savoir dans quelle prison je devais les mettre... bafouille-t-il en se tenant le nez.

— Fais ce que tu veux, je m'en bats les couilles.

Je le bouscule avec mon épaule pour passer le faisant tomber au sol.

La récolte va commencer. Avec Idriss, on doit aller chercher quelques filles qui sont susceptibles de devenir des dames de compagnie. Ce soir aura lieu la cérémonie. J'espère que la récolte sera bonne, car j'attends ce moment avec impatience. Une fille qui me suce avec envie dès que je lui ordonne, qui écarte ses fesses sans broncher et surtout qui ne me harcèle pas. Rien que d'y penser, je commence à bander. Par contre, si toutes ces filles sont moches, je n'en toucherai aucune, elles deviendront des esclaves et je continuerai de baiser les femmes des nobles ou des servantes assez bonnes comme je le fais déjà habituellement.

— T'es prêt ? me lance Idriss quand j'arrive enfin à sa hauteur, près des écuries.

Je ne lui réponds pas et me tourne vers l'intérieur de l'écurie, ne voyant pas mon cheval, Zaïn.

— Mon cheval, dis-je en haussant le ton.

Un garçon frêle se précipite vers moi en tirant Zaïn. Il l'a préparé, mais je n'aime pas attendre, alors je le repousse violemment. Le garçon qui tombe au sol ne dit rien et finit par s'enfuir en courant.

— Je suis prêt, décrète-je en montant Zaïn.

Devant nous Dorian, le cocher, attend nos directives. Il s'installe en silence sur le siège du carrosse noir qui transportera ces deux potentielles dames de compagnie. Au moins, l'une des deux le deviendra à coup sûr.

— Allons-y.

Nous nous mettons en route, sans perdre de temps.

CHAPITRE 3

LUCIA

J'ai très mal dormi. Si je fuis, ma mère se fera tuer à cause de mon absence. Mais je ne peux pas participer à cette récolte et prendre le risque d'être abusée, frappée et humiliée. Je les attends donc de pied ferme, mon épée à la main, prête à livrer mon dernier combat s'il le faut. Mais je ne céderai pas. Je donnerai tout ce que j'ai.

- Je te sers du thé ? me demande timidement ma mère.
- Non.

Elle fronce les sourcils en me voyant observer l'extérieur par la fenêtre, munie de mon épée.

- Qu'est-ce que tu fais ?
- J'attends.

Elle s'approche de moi et jette un coup d'œil par la fenêtre.

- Tu attends quoi ? Je ne vois rien.
- Je vais réparer tes erreurs.

Effarée, ma mère recule en poussant un cri de stupeur. Je n'y prête pas attention et détourne mes yeux d'elle.

- Tu vas te faire tuer Lucia ! lance-t-elle. Les Protecteurs te tueront, tu n'as aucune chance.
- Je prends le risque, l'informè-je sèchement.

— Ne fais pas ça s'il te plait, ma chérie. J'ai déjà perdu ton père et ton frère. Ne les laisse pas me prendre la dernière personne qui compte le plus pour moi.

Mais comment ose-t-elle !?

Abasourdie, je reporte mon attention sur elle.

— T'es sérieuse là ? Tu m'as vendue au diable et tu me demandes de me laisser faire. Quel genre de mère es-tu ?

— Je ne savais pas ce que le roi prévoyait pour toi ! se défend-elle. Je n'en avais aucune idée !

Je soupire. Bien que je comprenne le désespoir l'ayant poussée à faire cette terrible bêtise, je n'accepte pas l'abandon. Elle m'a trahie.

— Alors, laisse-moi réparer tes erreurs, car je préfère mourir avec dignité qu'être la pute d'un monstre sanguinaire.

— Je suis vraiment désolée, Lucia.

Elle baisse les yeux. Je m'apprête à répondre quand le martèlement de sabots et le bruit d'un carrosse résonnent soudainement à l'extérieur. Je mentirais si je disais ne pas avoir peur. Mon cœur bat tellement fort dans ma poitrine qu'il menace d'exploser à tout moment. Lentement, je me mets à respirer pour chasser ce nœud dans mon ventre, mais il ne souhaite pas disparaître. Au contraire, il s'amplifie dès que j'aperçois ce cavalier noir sur son cheval également noir et au pelage brillant. La capuche de sa veste recouvre son visage et je croise les doigts pour que ce ne soit pas lui. Pas le Dix.

Le cavalier noir est suivi par un carrosse, dirigé par un cocher aux lèvres pincées. Mes yeux s'attardent sur le cavalier noir dont le torse est frappé d'un « IX » blanc. Ouf, c'est donc le numéro

neuf. Je ne connais pas beaucoup sa réputation à lui. On dit qu'il est presque aussi terrifiant que le Dix. D'ailleurs, il est très impressionnant. Grand, avec une silhouette athlétique, je claques des dents rien qu'à l'idée de m'opposer à ce monstre.

— Tu ne peux pas y aller, Lucia, déclare ma mère alors que je retourne dans ma chambre en quête d'une autre arme.

Je ne lui réponds pas, trop paniquée pour m'attarder sur elle. Par la fenêtre de ma chambre, j'aperçois un second cavalier arriver au galop. Mon cœur loupe un battement quand il s'approche suffisamment pour que je distingue clairement sa carrure musclée et sa taille. Encore plus grand que Neuf, ses épaules carrées le rendent d'autant plus imposant. Son cheval au pelage extrêmement sombre se cabre, mais le cavalier noir s'accroche assez aisément. Son entrée remarquable me fait tout de même froid dans le dos. Moi qui pensais n'affronter qu'un Protecteur, en voilà deux. D'ailleurs pourquoi est-ce que l'on m'envoie deux Protecteurs ?

— Pourquoi il y en a deux ? demandè-je à ma mère en retournant rapidement dans le salon.

— Je ne sais pas, mais pose ton épée s'il te plait.

J'ai bien envie de la poser, mais devenir l'esclave de ces deux hommes ne me branche absolument pas. Mourir non plus. Que dois-je faire ? C'est trop tard pour fuir, le temps que l'on se dirige à l'écurie et que l'on monte Mindy, les Protecteurs nous auront déjà rattrapés.

Parfois, il faut affronter son destin. Le mien est déjà tracé alors je me lance à l'extérieur, prête à prouver à ces deux monstres que je ne suis pas un objet. Mais une fois à l'extérieur, mon sang se glace quand j'aperçois le numéro sur le torse du plus impressionnant des deux Protecteurs : « X » (Dix).

L'homme le plus célèbre du royaume, pour de très mauvaises raisons, se tient devant moi. Réputé pour ne laisser qu'une mare de sang dans son sillage, je dois bien avouer que l'envie de faire demi-tour me prend, mais je ne me laisse pas abattre par une réputation.

— Que voulez-vous ?! tempêtè-je avec hargne aux deux cavaliers.

Neuf descend de son cheval, fait glisser sa capuche en arrière et son cache-cou vers le bas, me dévoilant ainsi son visage. Mat de peau, les yeux noirs charbonneux, il me fixe intensément. Son regard se déporte finalement sur l'épée que je tiens le long de mon corps, mais il reste silencieux et froid.

— Que voulez-vous ? répétè-je énervée. Vous êtes sourds ?!

Le visage de Neuf se redresse, reportant son attention sur moi. Mais une seconde après, je le vois me détailler de la tête aux pieds. Mais il se fout de moi ?!

— Ton nom ? demande-t-il sèchement, après son inspection.
— Et le tien ? rétorquè-je agressivement.

Neuf fronce les sourcils alors que j'aperçois Dix descendre de son cheval. Il avance vers moi d'une démarche animale tout en faisant glisser le tissu qui recouvre la moitié de son visage. Je ne distingue pas ses yeux à cause de sa capuche et n'aperçois que ses lèvres, une barbe de quelques jours sur son menton et cette peau mate similaire à celle de Neuf. Plus il approche, plus je recule. Plus il approche, plus je me sens petite. Plus il approche, plus je sens la mort approcher.

Je lève mon épée, prête à combattre contre ce monstre qui fonce sur moi, mais il attrape mon poignet et l'enserme tellement fort que je lâche l'épée au sol. Je ne lui donne pas le plaisir de m'entendre crier même si j'ai mal, même si mon corps hurle à l'aide. Je le fixe, la tête ployée en arrière. L'ombre sur son visage mat est meurtrière. Je tente de lui montrer que je n'ai pas peur, même si je me pisse dessus. Hors de question de lui donner cette satisfaction. Je mourrai avec dignité.

Dix est beaucoup trop fort pour moi. Sa poigne d'acier va finir par me broyer le poignet. J'entends déjà mes os craqueler et je suis certaine que lui aussi les entend. Mais il continue son geste, attendant visiblement que je capitule. C'est mal me connaître, car je serre les dents et continue de le fixer avec un mépris non dissimulé.

— Arrêtez ! lance ma mère. Arrêtez, s'il vous plaît !

Venant se mettre près de moi, elle supplie du regard Dix de me lâcher. Mais ne se laissant pas prendre par les sentiments, l'homme poursuit son geste alors que mes os continuent d'écarter. Je souhaiterais hurler, mais je ne peux pas. Je voudrais pleurer, mais mes yeux ne sont que des flammes. J'essaie de m'extirper de l'emprise de cette brute, mais sans succès. Alors mon dernier réflexe est de lui balancer un coup de pied dans les couilles. Recevant le coup sans émettre la moindre réaction et cela dans un silence inquiétant, Dix finit par relâcher mon bras, mais je ne vois pas le coup partir...

Sa main géante s'abat sur ma tempe et me fait tomber au sol. La douleur cuisante est tellement puissante que j'ai beaucoup de mal à me relever. Mes oreilles bourdonnent et le son autour de moi n'est qu'un brouhaha étouffé. Oui, car ma mère semble hurler des choses et je la vois également s'agiter.

En prenant appui avec ma main gauche, la seule qui n'est pas douloureuse, je me rends compte que ma tête est trop lourde. Je n'arrive plus à la porter. Je suis sonnée et je sens un liquide qui s'écoule le long de mon visage. Mes yeux se voilent et je tombe lourdement au sol.

C'est le trou noir.

...

Je me réveille d'un coup après que quelqu'un m'ait jeté un seau d'eau glacée sur la gueule.

— Mais ça ne va pas ou quoi ?

— Elle est réveillée, enfin ! s'exclame une femme enthousiaste.

Son visage beaucoup trop maquillé lui donne un air excentrique, mais à la fois sympathique. Mais le plus drôle, ce sont les bigoudis encore bien fixés sur le sommet de son crâne.

— Bonjour, me dit la femme en souriant avec exagération.

— Vous êtes qui ? grognè-je en me relevant.

Je serre les dents, réprimant un cri de douleur en m'apercevant que je me suis appuyée sur mon poignet endolori. Donc je n'ai pas rêvé, j'ai bel et bien fait la rencontre de deux Protecteurs. Sauf que je m'en suis sortie vivante, ce qui est plutôt incroyable. À moins que je me trouve en enfer ou au paradis ?

— Paola, m'informe-t-elle en continuant de sourire.

— Que me voulez-vous ? Où suis-je ?

Je jette un coup d'œil aux alentours. Nous nous trouvons dans une grande pièce circulaire où plusieurs filles se font apprêter par des femmes grossièrement maquillées. Mais le plus drôle, c'est que

ces femmes semblent les transformer en de véritables princesses, chics et très élégantes. Le contraire de ces visages enfarinés qu'ont les dames avec les bigoudis.

— Tu es au palais, ma chère Lucia, m'informe Paola.

Et comment elle connaît mon nom celle-là ?!

— Au palais ?! m'exclamè-je abasourdie. Je... Mais... Où est ma lame ?!

Paola fronce ses sourcils dessinés lourdement. Elle ne semble pas comprendre ce que je raconte.

— Ta lame ? répète-t-elle. Tu n'as pas d'arme. Les dames n'ont pas d'épée.

— Je ne suis pas une dame, mais une guerrière. Je veux mon épée !

Au milieu de ce territoire hostile, je me sens complètement démunie. Si l'on m'attaque, je ne serai pas en mesure de me défendre. Je jette un coup d'œil à mon poignet et constate que celui-ci est bandé. On a donc tenté de me soigner, mais je ne pourrai pas tenir mon épée si je la retrouve. C'est donc complètement vain.

Dépitée, je soupire et balaie la salle du regard.

— Il n'y a pas d'épée ici ma belle, m'informe Paola avec douceur. Tu es au palais. On ne laisse pas les dames tenir une telle arme. Tu risquerais de te blesser.

Je suis au paroxysme du désarroi en comprenant où je suis et ce que je m'apprête à vivre.

— Qu'est-ce que je fais ici ?
— Tu as perdu la mémoire ? me questionne Paola suspicieuse.
Tu es là pour la récolte. Je vais tenter de te permettre d'être sélectionnée.

Il y a donc une sélection pour cette connerie ?! Il faut donc simplement que je sois éliminée et je rentrerai chez moi. On aurait dû me parler de ça avant, ça m'aurait évité d'avoir le poignet cassé et le visage douloureux.

— Me permettre d'être sélectionnée ?! Surtout pas !
— Oh si, si, il le faut ! Sinon tu seras décapitée.
— QUOI ? tonnè-je abasourdie.
— Oui, les femmes qui ne sont pas choisies sont tuées. Tu n'étais pas au courant ?
— Non...
— En tout cas, je suis là pour faire de toi une beauté et faire en sorte qu'un Protecteur te choisisse.
— Que deviennent les autres dames de compagnie ? Les anciennes ?
— Elles sont recyclées ou tuées.

Effrayée par les informations transmises par Paola, je me mets à chercher une issue de secours. La grande salle ne comporte qu'une porte de chaque côté. La pièce étant assez haute, les fenêtres se trouvent au sommet, soit à au moins trois mètres de haut et les barreaux qui les recouvrent m'empêchent tout bonnement de m'enfuir. Je suis condamnée dans cette prison.

Dépitée, je lâche un soupir. Ma mère a complètement merdé pour le coup. Son désespoir est devenu le mien en ce moment même.

N'ayant pas assez de force pour protester, je laisse Paola manier mes cheveux.

— Oh la la, tu es vraiment sale, constate-t-elle. Tes cheveux sont rêches, tu ne sens pas très bon et... ils sont remplis de crasse. Je t'amène aux bains.

Charmante femme.

Pas vexée du tout, je suis donc Paola aux bains, mais je m'offusque lorsqu'elle propose de me laver.

— Je peux me nettoyer seule, grognè-je. Sortez de là !

— Mais ma belle, je suis là pour te faire belle pour ton Protecteur.

— Non !

Je lui jette un regard noir, la dissuadant d'insister. Paola finit donc par hausser les épaules et s'en aller. Une fois seule, j'ôte mes vêtements et me glisse rapidement dans l'eau. La sensation est très agréable, je sens la crasse se décoller peu à peu de ma peau. Ma douleur au poignet s'atténue grâce à l'eau chaude, mes muscles se détendent, je me sens bien. Vraiment bien.

Trop bien.

À tel point que j'en oublie que n'importe qui peut entrer ici.

— Oh pardonnez-moi, charmante dame, je ne pensais pas voir quelqu'un ici.

Je sursaute en croisant le regard d'un homme juste muni d'une serviette à la taille. Ce n'est pas les bains pour les femmes ? Que fait-il ici celui-là !?

— Dégagez ! criè-je en cachant ma poitrine sous l'eau et en croisant les jambes pour qu'il ne voie rien de mon anatomie.

L'homme s'empresse de faire demi-tour et une fois sure qu'il est parti, je me savonne rapidement, puis sors.

Paola m'a laissé une serviette et des vêtements propres. Enfin... des vêtements c'est un drôle de nom pour qualifier cette chose impeccablement pliée et qui paraît si petite. Je crois qu'elle m'a donné une robe d'enfant. Je ne suis pas très grande, mais là c'est vraiment limite son bout de chiffon. Je ne vais pas mettre ça, c'est pour les prostituées !

— Alors, tu as fini ? m'interroge la douce voix de Paola.

Enroulée dans ma serviette, je continue d'observer le fin tissu ridicule.

— Je pense que vous vous êtes trompée sur ma taille de vêtement, lui dis-je.

— Oh non ma biche, c'est bien ce que tu dois mettre pour être choisie comme dame de compagnie.

Agacée, je me tourne vers Paola qui ne semble pas saisir la situation. Alors sans m'énerver, je lui explique la situation. Mais je bous à l'intérieur.

— Non, c'est trop court. Je ne mets jamais de robe aussi courte !

— Il va le falloir, les Protecteurs aiment les femmes sensuelles.

— Je n'en ai rien à faire, trouvez-moi une robe plus longue ! vocifère-je en me laissant emporter par ma colère.

Outrée, Paola pose sa main sur sa poitrine. Visiblement, elle ne doit pas entendre parler comme ça chaque jour. C'est vrai que les femmes doivent se tenir à carreau et faire dans l'élégance dans ce palais. Mais ce n'est pas le cas là d'où je viens.

— D'accord, je vais chercher une robe un peu plus longue.

Quelques minutes après, Paola revient avec un tissu toujours aussi léger, mais beaucoup plus long. Elle me tend le vêtement que je prends lentement, l'inspectant sur la face visible. Une fois la robe en main, je m'apprête à l'enfiler quand je constate que Paola m'observe attentivement. Je lui fais les gros yeux pour éviter de lui asséner un nouvel ordre, car je sais qu'elle ne fait que son travail.

— Auriez-vous l'amabilité de vous retourner ?

Okay, ces mots ne sont pas vraiment les miens. Mais n'est-ce pas comme ça que parlent les dames vivant au palais ? Avec classe et élégance ?

— J'ai déjà vu des seins ma belle, mais comme tu veux.

Elle se retourne et j'en profite donc pour mettre la fameuse robe. Couleur ocre et près du corps, longue jusqu'au sol, elle recouvre légèrement mes pieds. Cette robe est parfaite, elle est magnifique. Par contre, un petit bémol, je n'aime pas ce décolleté qui fait ressortir mes seins. Toutefois, ce n'est qu'un détail, car malgré la beauté de cette robe, je ne vois pas comment je pourrais combattre avec ce truc qui m'empêche de faire de larges mouvements ? Finalement, la courte était peut-être un bon compromis. Je réfléchis rapidement et retire la robe pour enfiler l'autre qui git à mes pieds.

— Je vais mettre la petite, déclarè-je à Paola en baissant le tissu qui recouvre à peine mes fesses, mais qui me permet de faire tous les mouvements que je souhaite.

Ravie, Paola frappe dans ses mains comme si je venais de réaliser un exploit. Euh ouais, okay, je ne vois pas où est l'exploit. Je ressemble juste à l'une de ces femmes qui ornent les bars malfamés. Heureusement que mon visage reste le même et que Paola ne m'a pas étalé une tonne de maquillage.

— Pas de maquillage, tranchè-je avant même qu'elle me le propose.

— Juste tes yeux ?

— Non.

— Ta bouche ? On pourrait y mettre un peu de rouge et...

— Non !

Elle lève les yeux au ciel, suivi de ses mains manucurées.

— Très bien, très bien ! Nous mourrons toutes les deux !

— Non.

— Et comment comptes-tu éviter ce massacre ? Ils se feront tous un plaisir de nous égorger, surtout Dix. Il t'a déjà cassé le bras !

— Je vais me battre.

Elle écarquille les yeux, choquée, puis se met à rire.

— Te battre ? Contre qui ? Un Protecteur !? Hahaha !

— S'il le faut.

Paola se tape le front avec la paume de la main, désespérée. Préférant abandonner, elle m'invite à la suivre vers la salle où sont rassemblées toutes les potentielles dames de compagnie. Nous sommes au moins une vingtaine. Vingt femmes pour dix hommes. La moitié mourra tandis que l'autre moitié se fera humilier. Pourtant, sur les visages autour de moi, je lis de la jalousie. Les concurrentes se lancent des regards mauvais.

Incompréhensible.

Au moins, nous avons un point commun, nous sommes toutes en petite tenue, mais ce n'est pas pour autant que je me sens à l'aise dans ce truc rikiki.

Après une attente d'au moins deux heures durant lesquelles Paola a insisté pour me coiffer, les grandes portes s'ouvrent, laissant entrer un homme à l'air solennel suivi par des gardes en armure noire et munis de lance ; l'homme nous demande de cesser le bruit.

— Mesdemoiselles, le Roi et ses Protecteurs sont prêts à vous recevoir pour la cérémonie de la récolte. Vous allez devoir mettre vos plus beaux atouts en avant pour être choisie comme dame de compagnie de l'un de nos plus grands guerriers.

En observant les visages autour de moi, je m'aperçois que chacune de ces femmes est suspendue aux lèvres de l'homme qui énonce les directives. Toutes espèrent apparemment être choisies. Mais le règlement de cette récolte est clair, le Protecteur n'a le droit qu'à une seule dame de compagnie. Comment je connais ce règlement ? Eh bien, parce qu'il a été édité il y a maintenant près de dix ans, lorsque les Protecteurs ont pris leurs fonctions.

L'homme continue de nous expliquer le déroulement de la cérémonie. Marcher, déambuler et rouler son cul. Voilà ce que je comprends. Ah oui, et sourire, se montrer ouverte. Il nous indique que nous aurions plus de chance d'être choisies en faisant ça. Eh bien, je vais marcher droit comme un piquet et tirer la gueule. Tant que je ne dévisage pas les Protecteurs, j'ai des chances de ne pas me prendre un poing en plein visage.

Une fois les consignes à peu près claires (je n'ai toujours pas compris le concept), Paola pose ses mains sur mes épaules, plongeant son regard sérieux dans mes yeux.

— Notre survie dépend de toi, de ton déhanché et de ta volonté de séduire l'un de ces guerriers.

Je m'abstiens d'ouvrir la bouche et de lui faire un signe de tête, lui indiquant que j'ai compris sa demande. Elle ne comprend pas mes motivations. Ce n'est pas elle qui va se faire passer dessus par un porc. Je suis vierge, ce n'est pas de cette manière que je m'imaginais perdre ma virginité. Et s'il me frappe en plus de cela ? Je ne suis pas née pour devenir un bon petit toutou.

Dès que Paola me relâche, je suis le mouvement, car les autres s'éloignent déjà en une file indienne parfaite. Nous traversons un immense couloir interminable, illuminé par de simples torches accrochées sur les murs. Cela me réchauffe un peu, car, étant pieds nus, j'avoue ne pas apprécier le carrelage froid. Oui, qu'est-ce que je fous pieds nus ? Eh bien, nous le sommes toutes. Je suppose que cet accoutrement entier est fait pour être déjà prête à « accueillir » notre Protecteur. Ça me dégoute.

De la musique commence à résonner autour de nous. J'observe les longs murs de pierre, me demandant d'où peut provenir cette agréable mélodie, mais j'ai très vite la réponse : cela vient de la salle face à nous, la salle du trône. Illuminée par des torches à chaque millimètre de murs et par de gigantesques lustres en cristal, la pièce est remplie de monde. En nous voyant arriver, les gens s'écartent, nous laissant un large passage. Je me risque à faire dépasser ma tête de la file pour voir ce qui nous attend au fond et mon sang se glace en apercevant dix hommes en noir, nonchalamment assis dans leur grand fauteuil imposant. Il est impossible de voir leur visage, car celui-ci est couvert d'un tissu remonté jusque sous leurs yeux et d'une large capuche tombant sur leur front. Je me demande d'ailleurs s'ils voient quoi que ce soit.

En pénétrant dans la salle, je me repositionne correctement, mais maintenant que je sais où est le danger, je cherche une échappatoire. Les convives sont des nobles qui nous observent avec attention comme si nous étions des bêtes de foire. Les femmes gloussent entre elles en nous regardant discrètement au-dessus de leur verre de vin. Leurs longues robes scintillantes me rendent jalouse, car le tissu qui recouvre à peine mes fesses continue de me mettre de plus en plus mal à l'aise.

— Regarde-la celle-là, souffle l'une de ces femmes que je réussis à entendre malgré la musique. Elle ressemble à une sauvage.

Sachant qu'elle parle de moi, je lui fais un doigt d'honneur. Offusquée, la femme ouvre la bouche en grand puis pose sa main sur sa poitrine et ses copines l'imitent. Mon attitude semble en avoir choqué d'autres, car je suis aussitôt pointée du doigt. C'est fichu pour la discrétion.

Les filles commencent à déambuler comme on leur a demandé de le faire. Celle juste devant moi roule ses fesses de manière ridicule ce qui me fait rire intérieurement. Sans que je m'en aperçoive, les potentielles dames de compagnie s'alignent devant les protecteurs et je m'empresse de suivre le mouvement. Étant à l'extrémité, je me retrouve avec les dernières, devant Dix, l'homme le plus dangereux. Ayant encore mal au poignet à cause de sa violence, je pense ne pas avoir retenu la leçon puisque je me mets à le dévisager alors que toutes les autres sourient comme on leur a demandé de le faire.

Dix et les autres guerriers sont sur une estrade en hauteur par rapport à nous autres. Je ne vois pas son visage, mais je sais qu'il m'observe. Je maintiens son regard (enfin, je ne fais pas comme s'il en avait un qui est visible) en levant le menton, montrant qu'il ne m'impressionne guère.

— Mesdemoiselles, je vais vous demander de tourner sur vous-même, crie l'homme qui nous a informées du déroulé de la soirée.

Toutes s'exécutent, sauf moi. J'ai repéré un groupe de gardes armés. Leur heaume les empêche de voir correctement, un avantage considérable pour moi, car je pourrai aisément me glisser pour attraper une de leurs épées.

Derrière moi, j'entends les murmures de désapprobation face à mon attitude. Mais que croyaient-ils exactement ? Que je me tournerais pour qu'une bande de monstres puissent reluquer mes fesses et les approuver comme si j'étais un vulgaire objet ?

— Retourne-toi ! me souffle la fille juste à ma droite, déjà tournée pour être admirée.

— Non.

— Tu vas te faire tuer, retourne-toi !

Je l'ignore et reporte mon attention devant moi. Aucun des Protecteurs ne s'est levé pour me frapper, toutefois, les gardes s'avancent dangereusement vers moi.

— La demoiselle au fond ?! appelle l'homme animant cette « foire ». Êtes-vous sourde ? Vous devez vous retourner !

En même temps que ses mots, il agite sa main en la faisant tourner sur elle-même. Non, je ne suis pas sourde, je refuse simplement de m'exposer de la sorte. Les gardes menaçants sont au nombre de deux. Plus grands que moi, je pense donc pouvoir me faufiler avec facilité vers eux. Si je ne réagis pas assez vite, ce sont peut-être les Protecteurs qui fonceront sur moi.

Une main ferme me saisit brutalement à l'épaule et me fait tourner sur moi-même. Je me retrouve alors face à un autre garde,

mais celui-ci ne porte pas de heaume sur la tête. Froid comme la glace, il me lance un avertissement silencieux tout en me maintenant les épaules, craignant que je n'en fasse qu'à ma tête et que je me retourne à nouveau. Bien que je ne bouge pas, je plonge mon regard dans celui de cet homme qui participe à mon humiliation.

— Vous pouvez vous retourner, Mesdemoiselles !

Le garde me lâche, mais continue de me fixer avec ses yeux d'un vert glacial. Je lui lance un regard mauvais et me voilà à nouveau face aux Protectors. Avachi dans son siège, Dix balaie la ligne de filles de la tête (je rappelle qu'on ne voit pas ses yeux). Certains ont l'air d'avoir choisi la fille qu'ils désirent, car leurs têtes ne bougent pas. Ces hommes me dégoutent, on se croirait au marché de Runmargis, le plus grand marché du Royaume où de nombreux produits y sont vendus et pour des prix très raisonnables.

L'homme qui ne fait que nous hurler des directives s'avance vers nous, se positionnant au centre de la ligne de filles et entre le cinquième et le sixième fauteuil ; il s'adresse aux Protectors.

— Nous allons désormais passer aux choix, Protectors.

Aucun d'entre eux ne lui répond.

— Avez-vous choisi ?

Silence. Pas un mot. Ils se contentent tous de tourner la tête vers lui, mais sans prononcer le moindre mot. C'en est vraiment effrayant, il faut l'avouer. Ces hommes sont tous massifs, dotés d'une carrure impressionnante. Je suis certaine que malgré leur tête de monstre qu'ils cherchent à dissimuler, ils ont au moins le

corps qu'on imagine d'un grand guerrier. Ça n'enlève pas l'horreur de leur personnalité.

Mal à l'aise, l'homme se retourne vers nous cette fois. Il sélectionne une fille au hasard, lui prend le poignet et la tire pour la faire sortir de cette ligne bien droite. Un peu mal à l'aise, mais toujours souriante, la fille aux longs cheveux d'or s'avance. Je pense qu'elle sera choisie, car elle est très jolie. Les yeux baissés, la fille attend timidement.

— Est-ce que l'un d'entre vous souhaite prendre cette jeune femme en tant que dame de compagnie ? demande l'homme.

Je balaie les fauteuils des Protectors du regard. À nouveau, ils ne réagissent pas, ne disent rien et ne hochent même pas la tête. Si je comprends bien, la pauvre fille n'est pas choisie et est destinée à mourir ? Néanmoins, bien qu'elle soit toute rouge, personne ne vient lui couper la tête. L'homme passe donc à une seconde femme. Elle aussi a les cheveux comme l'or, mais encore une fois, elle n'est pas choisie. Tout comme l'autre, elle baisse les yeux, sans bouger.

L'homme s'avance vers moi. Mon cœur bat la chamade à l'idée d'être choisie ou non comme un vulgaire morceau de viande. Heureusement, il s'arrête devant la fille à mes côtés, celle qui m'a conseillé de me retourner.

— Et que diriez-vous de celle-ci ? demande l'homme en la tirant comme un objet.

— Je la veux, décrète une voix rauque.

Je ne sais pas qui a parlé et je ne suis visiblement pas la seule puisque l'homme qui tire ma pauvre collègue agite la tête dans tous les sens. Le Protecteur numéro neuf se lève, pousse l'homme qui manque de tomber en arrière puis attrape la pauvre fille qu'il

emmène jusqu'à sa place, l'obligeant à la faire assoir sur ses genoux. En colère pour elle, alors qu'il lui caresse la cuisse devant tout le monde, je serre les poings.

La « cérémonie » se poursuit. Les deux filles suivantes sont choisies. La suivante ne l'est pas et vient mon tour. Quand l'homme pose sa main sur mon poignet pour me tirer avec force, je résiste autant que je peux. Ma résistance ne lui plait pas, car il me jette un regard noir et tire féroceement sur mon bras. Manquant de trébucher, j'arrive devant la ligne de Protecteurs, surtout face à Dix qui n'a pas encore choisi la fille qui deviendra sa dame de compagnie. Je les dévisage tous quand l'homme finit par me proposer.

— Alors Protecteurs, qui souhaite s'approprier cette petite sauvage brune ?

— Moi.

— Je la veux.

— Elle est à moi.

Abasourdie d'entendre trois voix différentes, mon sang se glace. Alors ça, je ne m'y attendais pas du tout. C'est encore pire que ce que je pensais. Je n'ai aucune idée des personnes qui ont parlé, mais je l'apprends très vite, quand Un, Cinq et Six se lèvent tous pour se manifester. Je n'ai pas de temps à perdre. Je ne serai à personne. Déterminée, je saute sur l'un des gardes se tenant à seulement un mètre de moi. Surpris, il n'a pas le temps de réagir. J'attrape son épée et la soulève avec beaucoup de difficultés. Non seulement elle est trop lourde par rapport à moi, mais en plus j'ai le poignet cassé.

Je fais cependant abstraction de ma douleur et intime l'ordre aux gardes de reculer. Je ne veux tuer personne, je veux juste qu'on me foute la paix. Ce que je viens de faire est suicidaire, mais la vie à laquelle on me destine ne m'intéresse absolument pas.